

Les Outaouais s'adressèrent à M. de Lamotte-Cadillac, qui était revenu au Détroit, et ce commandant leur répondit qu'il s'informerait comment la chose s'était passée, et qu'il ferait justice.

Peu de jours après, il partit pour Québec, et en prenant congé des Outaouais, il leur dit, assez inconsidérément, que tant qu'ils verraient sa femme au Détroit, ils pouvaient demeurer tranquilles, mais que si elle en partait, il ne répondait point de ce qui pourrait arriver dans la suite. Au bout de deux mois, madame de Lamotte s'embarqua pour aller joindre son mari à Québec. D'après ce que leur avait dit M. de Lamotte, et le peu de cas qu'il avait paru faire de leur plainte, ce départ ne put que causer beaucoup d'inquiétude aux Outaouais, et leur faire craindre que les Français n'eussent résolu leur perte, pour les punir de ce qu'ils avaient fait aux Iroquois à Cataracouy ; car, dit Charlevoix, quoiqu'ils eussent réparé cette faute, comme les sauvages ne pardonnent jamais bien sincèrement, ils se défient toujours de la sincérité du pardon de la part de ceux qu'ils ont offensés.

Sur ces entrefaites, un jeune officier, nommé BOURGMONT, arriva au Détroit, pour y relever le chevalier de Tonti, que M. de Lamotte y avait laissé commandant en sa place. Les sauvages étant allés pour le saluer, selon la coutume, lui demandèrent s'il ne leur apportait point quelque nouvelle qui les intéressât. Il leur répondit d'un air courroucé, qu'il ne savait rien, sinon que M. de Lamotte reviendrait, le printemps prochain, bien accompagné.

Cette réponse et plus encore le ton et la manière dont elle fut faite, donnèrent d'autant plus à penser aux Outaouais qu'on ne leur parlait point des Miamis. Un mot qui échappa à Mr. de Tonti, lorsque ces sauvages lui témoignaient le regret de le perdre, augmenta encore leur inquiétude. Il faut, leur dit-il, que la terre soit renversée, puisqu'on me rappelle pour mettre un soldat à ma place. M. de Tonti, capitaine, pouvait ressentir quelque dépit de se voir remplacé par Bourgmont, qui n'était qu'enseigne en second ; mais il y avait à le témoigner ainsi à des sauvages une indiscretion dont son gouvernement ne pouvait pas lui savoir bon gré. Les réflexions qu'ils firent sur tout cela achevèrent de leur persuader qu'on avait formé quelque dessein contre eux, et ils ne dissimulèrent pas leurs craintes.

Bourgmont en ayant été averti, les assembla, et après leur avoir dit tout ce qu'il crut de plus capable de les rassurer, il leur proposa d'aller en guerre avec les Miamis, les Hurons et